

La longue histoire du Parisien

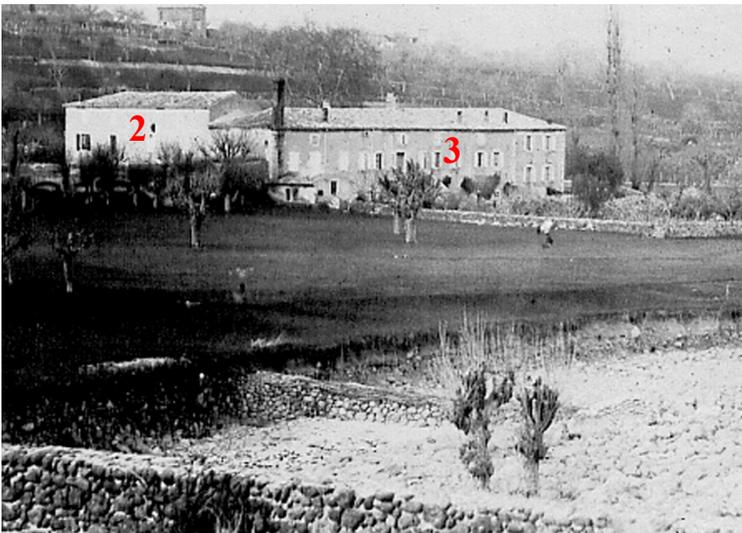
La longue histoire du Parisien

Curieux nom pour ce qui fut le quartier le plus industriel d'Alissas

Au début du XVIII^e siècle, à Alissas, Mathieu Benoit (1641/1719) et sa femme, Izabeau Salvabelle, eurent six enfants, dont l'aîné, Charles Ier (1679/1730), d'abord « maître-cordonnier », ce qui signifie qu'il était tanneur, et le cinquième, Julien (né en 1687), réalisèrent que l'avenir de cette région du Vivarais, dont les champs et le bord des chemins étaient plantés de mûriers depuis qu'au siècle précédent Olivier de Serre en avait recommandé la culture intensive, c'était la soie et la soie seule et que l'industrie textile, avec les Deydier à la Royale, les Grel à la Grange et les Guérin à Champ-la-Lioure, y était très florissante. Ils changèrent donc leur fusil d'épaule et s'établirent mouliniers dans une ancienne douane située au pied des remparts du vieux Chomérac. Ce bâtiment, devenu « le Moulin du Seigneur (1) », sis au quartier du Pont, près du Couvent des Carmes, fut *albergé*, le 20 août 1744, par édit royal, au sieur (Julien) Benoit, qui plus tard, le transforma en fabrique, laquelle est revenue ensuite à son ancien état de moulin. »



Charles II Benoit (1715/1792), le fils de Charles Ier, fut « consul » (c'est à dire maire) de Chomérac. Le succès de l'entreprise de son père et de son oncle ne s'étant pas fait attendre, il dut très vite se mettre en quête de locaux plus vastes et, après avoir installé des succursales ici et là, transformant souvent des granges en ateliers, il jeta son dévolu sur une ferme (2) qui se trouvait alors être, dans la plaine agricole située entre la colline de Lemps et les rives de la Payre, un bâtiment solide et séculaire auquel il pouvait adosser le grand moulinage dont il rêvait, créant ainsi le domaine de Champ de Payre (3) qui comprenait, outre l'atelier au bord du canal, l'appartement de maître, de nombreux logements pour le personnel et des dortoirs pour les ouvrières et faisait cohabiter, dans sa grande cour fermée le soir, les travaux de l'usine et ceux de la ferme.



Avec sa femme Françoise Castel, originaire de Castelnaudary, Charles II fonda une belle famille. Les deux figures les plus marquantes de cette nombreuse descendance sont ses fils : Julien-François Ier (1751/1835) qui arriva en sixième position et Charles II (1753/1810), son cadet.





Julien-François Ier
Benoit d'Entrevaux
1751/1835

Sixième enfant de Charles II Benoit, Julien-François Ier hérita à quarante ans en tant que fils aîné, de tous les biens de ses parents, moulinages dans la plaine et fermes sur le Coiron. Veuf très jeune et déjà deux fois père, il se remaria en 1779 avec Jeanne de Régus et celle-ci lui donna encore douze enfants : neuf filles et trois fils. Il était, paraît-il, d'une « rare beauté. Il avait le type espagnol et des yeux noirs d'un éclat merveilleux », raconte Mathilde, son arrière petite-fille, qui continue son récit par plusieurs étonnantes aventures, dont celle-ci que vécut à Privas son aïeul.

« Au moment de son mariage, sa fortune était considérable... Sa maison de Privas touchait l'Hôtel de Ville. Les caves, comme les autres pièces étaient donc contiguës. Un jour que Julien François était descendu vérifier un arrivage de vin, il découvrit, cachés entre les tonneaux, deux hommes entièrement nus. Que faisaient-ils là ? Les malheureux répondirent qu'enfermés pour vol dans les caves de l'Hôtel de Ville, qui servaient de prisons, ils étaient arrivés à percer la muraille. Ils le suppliaient d'avoir pitié d'eux et de les aider à s'échapper. Naturellement, Julien-François refusa d'aider les voleurs. Cependant, comme ils avaient fait appel à sa charité, il oublia de fermer la porte de sa cave en sortant.

De longues années plus tard, alors qu'un soir il rentrait chez lui, revenant du Coiron où il avait touché des fermages, Julien-François fut arrêté près d'Alissas, au lieu-dit « Les noyers de Regard », par des malfaiteurs instruits des sommes qu'il portait.

On allait lui faire un mauvais parti quand le chef s'avance et arrête ses hommes : « Me reconnaissez-vous, dit-il à Julien-François, je suis l'un de ceux que vous avez trouvés dans votre cavé et de qui vous aviez eu pitié. Il ne vous sera fait aucun mal. Vous pouvez rentrer chez vous en toute sécurité ! ».

Julien-François se fâcha contre cet individu qui avait repris son ancien métier de voleur, et lui répondit : « J'ai pu avoir pitié de vous quand je vous ai trouvé dans ma maison, sans vêtements, sans défense, mais ne comptez qu'il en soit de même aujourd'hui. Je vais, à l'instant, vous dénoncer à la police ! ».

« Faites ce qu'il vous plaira, répondit ce brigand plein d'honneur, mais pas un cheveu ne tombera par notre faute de votre tête. Comme vous pourriez rencontrer sur votre route d'autres bandes que la nôtre, mes hommes vont vous accompagner jusqu'à votre maison ».

Malgré la menace de dénonciation que Julien-François continuait à lui faire, le bandit reconnaissant ordonna à ses compagnons de veiller sur celui qui jadis l'avait lui-même sauvé ».

Parallèlement à ses activités de moulinier et de propriétaire terrien, Julien-François Ier Benoit était maire d'Alissas. Il en fut également le député pour la nomination des Etats-généraux de 1789 mais il démissionna sous la Terreur car il avait armé le village et caché des prêtres chez lui et dans ses fermes. Les commandes étant, malgré l'époque, nombreuses et le négoce prospère, il ne put se contenter indéfiniment du seul moulinage de Champ de Payre, d'autant plus qu'en 1806 un important incendie s'y était déclaré et que, si la partie inférieure du bâtiment, l'usine elle-même, en avait peu souffert, il n'en avait pas été de même des appartements et logements divers. Il entreprit donc, en 1827, la construction d'un autre moulinage quelque trois cents mètres plus bas, plus somptueux que le premier et qu'il nommera Champeyron, ces deux noms ayant la même étymologie : Champ de pierres. Champeyron sera desservi par le même canal dont le débit sera fortement augmenté en 1833 par l'achat d'une source importante, située à Rochessauve, dite la source du Lac.



Pour Champeyron, rien ne sera trop beau et l'entrée de l'usine, grandiose morceau d'architecture en belle pierre de Chomérac, semble avoir été inspirée par celles des villas italiennes de Palladio. Et comme, quelques années plus tôt, il aura acheté Entrevaux à Saint Priest, près de Privas, et aura rajouté le nom de ce château au sien, il pourra « signer » le grand balcon du nouveau moulinage d'un beau monogramme où se mêlent le B de Benoit et le E d'Entrevaux.

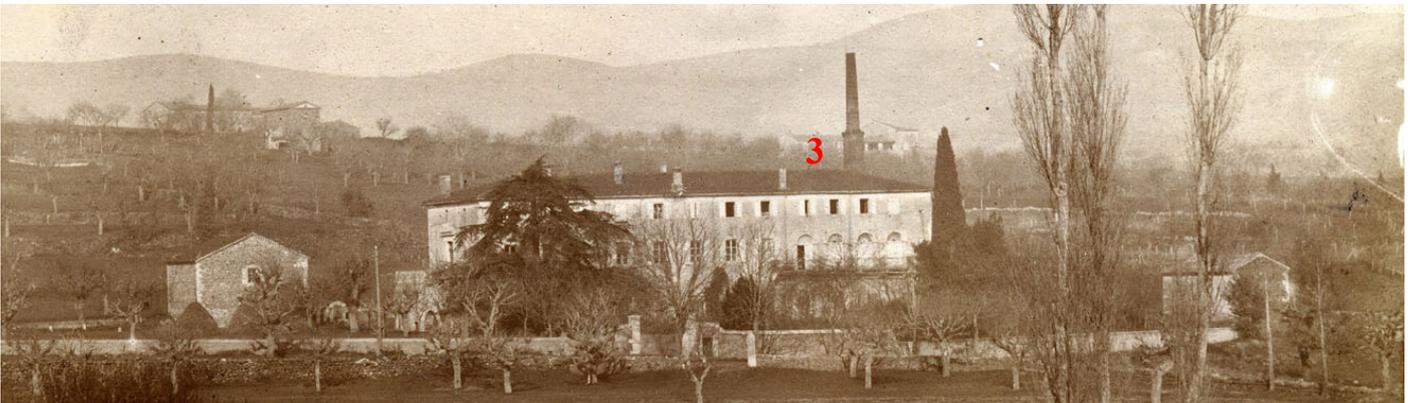




Si Julien-François Benoit a acheté l'imposant château d'Entrevaux en 1817 (1), c'est que, sachant qu'il avait les moyens de le faire, on l'a supplié de l'arracher à la décrépitude dans laquelle il s'enfonçait depuis la mort de son dernier propriétaire. Il ne l'habita pas immédiatement, se partageant, avec son fils aîné, Julien-François II, entre son hôtel de Privas et ses moulinages d'Alissas et réservant Entrevaux à ses deux autres fils Philippe-Auguste et Florentin.



Champ de Payre (2) et Champeyron (3) à la fin du XIX^e siècle



Jean-Louis Vidal (1734/ap.1810)

Si les relations entre Julien-François Ier et l'aîné de ses fils ne furent pas, comme on le verra plus loin, toujours faciles, il semble qu'il se soit toujours parfaitement entendu avec son frère cadet, Charles. De ce dernier, que le droit d'aînesse n'avait pas favorisé, on sait peu de chose sinon qu'il fut « maître-drapier à Alissas », qu'il en fut sans doute maire à son tour et qu'il fit un mariage d'amour que raconte, une fois encore, Mathilde Benoit d'Entrevaux, arrière petite-fille et de Julien-François et de Charles :

« Le grand-père Vidal était à Privas lorsqu'il perdit sa femme. Il en eut tant de chagrin, dit la tradition, qu'il prit sa fille, alla trouver la soeur Saint-Ange et la lui confia, en lui donnant pour elle vingt-mille francs.

La soeur Saint-Ange éleva l'enfant, puis, lorsqu'elle eut vingt ans, lui chercha un mari.

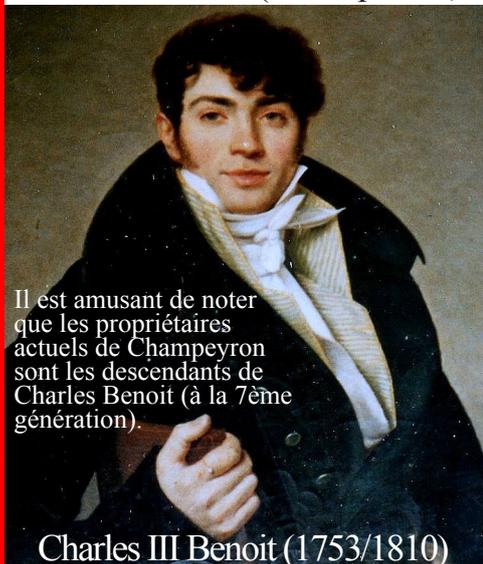
Charles Benoit se présenta. On rechercha alors le père de la jeune Magdeleine. On le trouva à Verdun où il était receveur des finances.

A la demande qu'on lui fit pour Charles Benoit, il répondit que celui-ci n'était certainement pas riche, mais d'une bonne famille et qu'il l'acceptait. Le mariage eut lieu, et l'heureux époux, dans sa joie, acheta une voiture et un cheval et partit pour Verdun rendre visite à son beau-père.

Bien plus tard, lorsqu'ils eurent des fils, le grand-père les demanda les uns après les autres auprès de lui pour les faire instruire (au collège d'Étain près de Verdun).

De Pierre, l'aîné, il ne put rien faire et le renvoya à Alissas. Vintrent ensuite : Charles, Philippe et Louis. Philippe était mon grand-père qui vécut jusqu'à 87 ans sans la moindre infirmité et conservant toute son intelligence. »

Il est amusant de noter que les propriétaires actuels de Champeyron sont les descendants de Charles Benoit (à la 7^{ème} génération).



Charles III Benoit (1753/1810)

Charles et Magdeleine eurent douze enfants dont le onzième, Philippe, né pendant la Terreur, eut une adolescence et une jeunesse peu ordinaires. Parti d'Alissas à treize ans, à pied jusqu'à Verdun, il les raconte fort bien dans le chapitre suivant, intitulé « Souvenirs d'un Ardéchois ».



Philippe Benoit (1793/1881) >

Comment (et de quoi) on vivait au Parisien au début du XIX^e siècle.

...« Si quelques uns se ruinaient en ce métier, d'autres y gagnaient largement de quoi vivre. Or, un jour, tandis qu'on causait de l'art de dévider la soie et d'y trouver un petit ou un gros bénéfice, mon arrière grand-père Julien-François dit à un de ses oncles dont à mon très grand regret j'ignore le nom : « Moi aussi, mon oncle, je ferais volontiers du commerce mais, pour cela, il faut avoir des fonds que je n'ai pas ». L'oncle, homme généreux s'il en fût jamais, sourit et lui offrit un prêt de quarante mille francs. Julien-François fit donc le commerce de la soie puis, un jour, il revint trouver son oncle, lui rapportant, avec tous ses remerciements sans doute, les quarante mille francs prêtés. « Mais, mon ami, répondit l'homme excellent, je ne te les ai pas prêtés pour que tu me les rendes ! ». Que n'existe-t'il encore des oncles pareils !

Cependant l'argent gagné dans le commerce ne s'entassa pas dans le coffre du grand-père. Quand une balle de soie était ouvrée on partait pour Lyon où on allait la revendre et après quelques jours pendant lesquels on faisait la fête avec les bénéfices réalisés sur la dite balle, on rentrait chez soi pour recommencer bientôt. Heureusement les revenus n'étaient pas seulement ceux des usines, les propriétés rapportant aussi. Mais, hélas !, à Payre comme à Privas, on tenait table ouverte, on dépensait, dépensait si bien qu'un jour la fortune se trouva grandement ébréchée. . .

....La belle Jeanne de Régus, seconde femme de Julien-François, se retira toute désolée dans sa ferme de Vaneille où elle ne vécut que peu de temps. Minée par le chagrin, elle essayait de calmer ses nerfs surexcités par des bains froids pris dans une grande baignoire taillée dans un bloc de pierre qui se trouve à l'heure actuelle dans la cour d'Entrevaux. Ses plus jeunes fils, en souvenir de leur mère, ont tenu à amener chez eux cette vaste et lourde baignoire.

L'incendie

« L'incendie de Champ de Payre, en 1806, ne dévora pas tout, écrit encore Mathilde. Une cassette précieuse restait pleine de papiers. Un jour, le fils aîné, Julien-François II, (peut-être après une scène avec son père) appela son frère Florentin, alors encore enfant, et lui commanda de tenir près de lui une chandelle allumée. L'enfant obéit et assista à la lente destruction des papiers contenus dans la cassette.

Plus tard, assis au coin du feu, chez son frère Philippe-Auguste, il causait avec tristesse de cette mauvaise action. Il se rappelait les détails de cette destruction. « Je le voyais, disait-il, tirer de la cassette les papiers l'un après l'autre en commençant par ceux de dessous et les livrer à la flamme ». Sans doute la cassette s'ouvrait-elle de côté. Et le pauvre Florentin ajoutait d'un air navré : « Et dire que c'est moi qui tenais la chandelle ! ». Son frère tâchait de le consoler en lui disant qu'il n'était alors qu'un enfant, inconscient du mal qu'il aidait à faire.

Quels étaient les papiers contenus dans la cassette ? Ma mère et sa soeur, qui entendaient ces récits faits à mi-voix par leur père et leur oncle de prédilection...demandaient quels étaient ces papiers auxquels leurs parents paraissaient attacher tant d'importance. « Probablement des titres de propriétés, leur fut-il répondu ». Étaient-ce vraiment des titres de propriétés ou d'autres titres concernant la famille ? C'est ce que nous ignorerons probablement toujours.

La malédiction

Ce mot seul fait frémir. Pourquoi le grand-père Julien-François Ier lança-t'il la sienne sur son fils aîné (*qui avait alors vingt-six ans*) ? Ceci est encore un des secrets qu'emportent les aïeux dans leur tombe... Julien-François II fut maudit par son père (*cinquante-cinq ans, lui, et encore vingt-neuf à vivre*) qui, le laissant dans ses propriétés de Payre, vint habiter à Entrevaux. De temps à autre, mon grand-père, qui n'avait pas de raisons, disait-il, pour se brouiller avec son frère aîné, partait avec sa femme et ses filles pour aller passer une journée à Payre. Alors son père se fâchait, lui reprochant de mener dans la maison de la malédiction ses enfants de la bénédiction ! « Il est maudit, disait-il... et la malédiction s'étend jusqu'à la quatrième génération ». Et, disant ces mots, il élevait la voix et semblait vouloir prolonger la terrible sentence ».

Fin des Benoit de Payre

.....Effectivement, cette branche de la famille finit misérablement.

« Un fils et une fille étaient nés du mariage de Julien-François II Benoit avec Anne Tastevin. « Constance était contrefaite, la conduite peu sévère de son père, les conseils licencieux d'une Ninon de Lenclos de Chomérac, furent cause d'une irréparable faute. Le père s'emporta, voulut faire enfermer sa fille dans un couvent. On finit par lui faire comprendre qu'il était plus sage de lui laisser épouser celui avec qui elle s'était compromise. Il y consentit mais en lui donnant, lui aussi, sa malédiction.

Son fils (*Julien-François III*) épousa mademoiselle Sautel. Il eut deux fils : Armand et Florentin. Autant chez son fils que chez sa fille, la malédiction du grand-père devait se faire sentir. Ce fils menait, lui aussi, une vie peu édifiante sous le rapport des moeurs. Un jour, pris de vin, il osa tirer sur un christ dont il brisa une jambe, à Lyon, dans une maison peu recommandable. Il fut jeté dans l'escalier et se brisa la jambe comme il avait brisé celle du christ. Il en mourut.

«...De ses deux fils, Armand fut marié à une demoiselle Guèze mais ne laissa pas de postérité. Il mourut jeune après avoir mené comme son père, une vie de débauche. Florentin, encore enfant, livré à lui-même, fut la proie de quelques braconniers habiles à vivre de ses deniers. Il finit par mourir d'une édifiante façon chez les petites Soeurs des Pauvres de Valence après avoir mené dans notre petite ville la vie d'un malheureux toujours ivre mais parfaitement honnête ».

Et pourtant ...

« Au point de vue physique (et intellectuel aussi), les Benoit de Payre étaient très bien. Vivant dans le meilleur monde qui, du reste, était le leur, toujours à la Préfecture ou avec les dignitaires du département, ils ne manquaient pas d'ajouter à leur belle allure l'aisance parfaite que donnent la naissance et la fortune ».

Jeanne de Régus, seconde épouse de Julien-François Ier Benoit, était, dit-on, d'une rare beauté. Il était donc normal que leur fils aîné, ce Julien-François II, fût un très bel homme et, qui plus est, remarquablement grand, ce que son père n'était pas. Ce dandy fut également maire d'Alissas. De 1830 à 1838.



Le duc d'Orléans (1810/1842)
par Ingres

« Une de ses nièces disait qu'elle aurait voulu être peintre pour en reproduire la magnifique physionomie. Elle disait aussi qu'elle n'oublierait jamais combien était beau Julien-François II le jour où le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe était venu à Privas. Il était venu, comme maire d'Alissas, pour complimenter le prince. Son fils, Julien-François III, était paraît-il fort beau aussi. Comme à ce moment-là il était capitaine de la garde nationale, il vint aussi rendre les honneurs au duc d'Orléans. Seulement, comme cet élégant Julien-François (qu'on appelait Benoit) trouvait que le costume de garde nationale n'était point joli, il s'en fit un à sa façon. Il garda du costume réglementaire l'habit plus ou moins arrangé qu'il mit sur une culotte de peau de daim, dernier mot de l'élégance du moment. Quand le prince le vit ainsi, il ne put s'empêcher de lui trouver bien de l'imagination et demanda qui était « ce beau capitaine en tenue de fantaisie ? ». Il lui fut répondu que c'était monsieur Benoit de Payre... »

Ces fantaisies vestimentaires ne contribuèrent pas seules à leur valoir ce surnom de « Parisien ». La mésaventure d'un oncle à héritage y fut aussi pour beaucoup. « Celui-là habitait Paris et était, paraît-il, fort riche, peut-être même avait-il une position à la cour. Il était marié mais n'avait pas d'enfant. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il demanda à sa femme si elle avait prévenu sa famille du Vivarais. Sa femme s'empressa de répondre que « oui ». Mais, comme le pauvre homme ne voyait jamais arriver ses neveux, il renouvelait bien souvent sa demande et recevait toujours la même réponse. Les « héritiers », pendant ce temps, restaient tranquillement chez eux, ignorant la maladie de leur oncle. Lorsqu'enfin, prévenus par des domestiques, ils arrivèrent à Paris, leur parent était mort, et Madame sa femme menaça de les faire enfermer à la Bastille s'ils ne reprenaient immédiatement le chemin du retour. Il n'hésitèrent pas à le faire, d'autant qu'on leur paya le voyage. Une nouvelle tentative qui fut faite plus tard pour entrer en possession du fameux héritage eut le même résultat. L'appartement de « l'oncle aux dix-sept millions » était, paraît-il, très beau. Son lit était orné de pommes d'or ! ». Rares étaient alors les Alissains qui étaient « montés » à Paris. D'où, sans doute, ce surnom.

Comment, après avoir tenu le haut du pavé, après avoir mené si grand train, peut-on tomber aussi bas ? Le fait est qu'il ne reste de leur grande culture et de leur manière ostentatoire d'être habillés à la dernière mode de Paris et d'y être allés que ce sobriquet dont furent affublés le père et le fils : **le Parisien**.



9. - GHOMÉRAC. - Fabrique du Petit Parisien

Si l'ensemble que forment les deux propriétés de Champ de Payre et de Champeyron est depuis longtemps baptisé « le Parisien », ce nom n'apparaît pas immédiatement dans les documents officiels. Sur le cadastre de 1811, c'est logique puisque Champeyron n'était pas encore construit, ne figure que le nom de Champ de Payre. Il en est toujours de même sur le cadastre actuel qui ignore et Champeyron et le Parisien.

Sur les affiches annonçant la mise en vente des deux propriétés en 1853, le Parisien n'est pas cité mais on le trouve sur l'acte notarié de l'achat de Champeyron par Jean-Remi Deval en 1875 et la plus ancienne carte postale qui existe de Champeyron est légendée : CHOMÉRAC (!). Fabrique du Petit Parisien.

Étude de M^e GAMET-LAFFONT, avoué licencié en droit.

VENTE D'IMMEUBLES SUR LICITATION,

En l'Étude de M^e BRETHON, notaire à Privas
Le 20 janvier 1853, à midi.

Par jugement rendu par le tribunal civil de Privas le trente-un août mil huit cent cinquante-trois, le sieur **Benoit de Payre**, propriétaire de la fabrique dite du Petit Parisien, a été déclaré déchu de sa qualité de propriétaire de la dite fabrique, et celle-ci a été déclarée appartenir au sieur **Jean-Remi Deval**, propriétaire de la dite fabrique, et cela en sa qualité de créancier privilégié de la dite fabrique.

Benoit de Payre a été déclaré déchu de sa qualité de propriétaire de la dite fabrique, et celle-ci a été déclarée appartenir au sieur **Jean-Remi Deval**, propriétaire de la dite fabrique, et cela en sa qualité de créancier privilégié de la dite fabrique.

Le sieur **Jean-Remi Deval**, propriétaire de la dite fabrique, a été déclaré déchu de sa qualité de propriétaire de la dite fabrique, et celle-ci a été déclarée appartenir au sieur **Jean-Remi Deval**, propriétaire de la dite fabrique, et cela en sa qualité de créancier privilégié de la dite fabrique.

à un Jean Remy Deval, négociant, demeurant à Alissas, présent et acceptant.

Les immeubles ci-dessus indiqués.

Désignation des immeubles vendus.

Les immeubles consistant en :

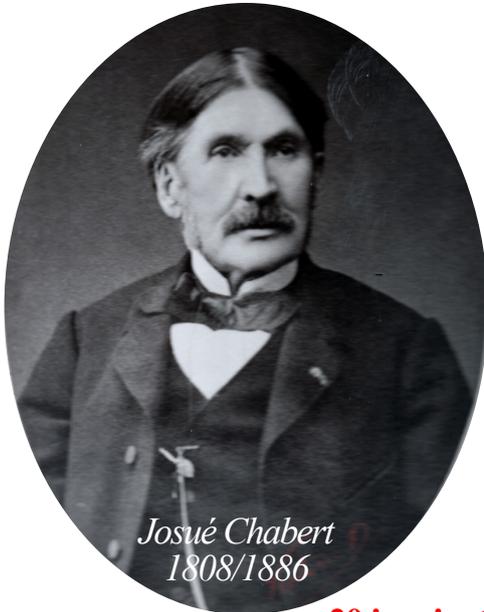
1^{er} une propriété, comprise de la fabrique à son, plusieurs bâtiments d'habitation, bâtiments d'exploitation, jardins, fossés, murs, vignes, ormeaux et granges, la tout contigu au lieu de Champeyron, communs d'Alissas, et d'Alissas.

Le Parisien

Alissas	
Honore ses Maires	
Benoit Julien Francois	1790 - 1795
Bauthéac Joseph Benoit	1795 - 1800
Dumas Paul *	1800 - 1800
Clauzel Paul	1800 - 1802
Benoit Charles	1802 - 1805
Combiat Mathieu Alexandre	1805 - 1808
Debrard Antoine	1808 - 1808
Clauzel Paul	1808 - 1814
Bauthéac Pierre	1814 - 1815
Combiat Mathieu Alexandre	1815 - 1817
Chamarand Jean Louis Faure	1817 - 1830
Benoit Julien Francois	1830 - 1838
Tastevin Louis Frederic	1838 - 1848

En un peu moins d'un siècle donc, de la construction de Champ de Payre à celle de Champeyron, la famille Benoit aura donné à ce quartier d'Alissas la belle allure qu'il a encore en ce début du XXIème siècle. Elle aura donné également trois maires à sa commune (Julien-François Ier, Charles, son frère, et Julien-François II, son fils aîné) et c'est à ce dernier que l'on doit ce si joli sobriquet, « le Parisien », qu'il est devenu le nom de cette plaine qui n'en avait pas.

A la tête de deux des plus beaux moulinages de la région, assurés que leur production ainsi que celle de leurs magnaneries et de leurs fermes étaient d'un rapport suffisant pour leur permettre de mener une vie douce sans avoir à travailler trop, que s'est-il passé dans la tête de Julien-François II et III Benoit pour que, petit à petit et en très peu d'années, la faillite les guette ? A la fin des années 1830, Julien-François II est encore le maire flamboyant d'Alissas, reçu partout où il est avantageux de se montrer. Et c'est à cette époque-là précisément qu'il installe à Champ de Payre un jeune contremaître âgé de vingt-sept ans mais déjà plein d'ambition et qui connaît parfaitement le métier.



Josué Chabert est né à Chomérac en 1808 dans la famille de Jean-François Chabert, qui y vit du produit de ses terres, et de Jeanne Vigne. Sans doute a-t'il habité et travaillé un certain nombre d'années à Champ de Payre car son cinquième enfant, Edmond, y verra le jour en 1849. Cette période passée chez les Benoit lui aura définitivement mis le pied à l'étrier. Dès 1863, son fils Josué II traversera la Payre pour reprendre en main la Haute Champ la Lioure pour le compte de la Veuve Guérin. Josué Chabert n'aura de cesse d'agrandir son domaine au point qu'on le verra contrôler, en 1882, une quinzaine de fabriques et employer pas loin de huit cents personnes. Couronnement de sa carrière, en 1883, la Société Josué Chabert & Cie acquerra l'ensemble prestigieux des moulinages de Champ la Lioure. Il y mourra en 1886, laissant ses descendants Edmond Chabert puis Georges et Jean Garel aux commandes pendant un peu plus d'un siècle (1987).

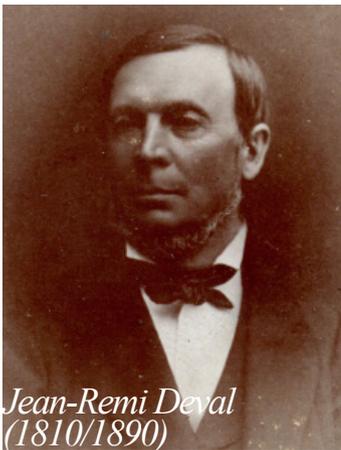
20 janvier 1853 à midi : deux propriétés à vendre

Pendant plus de vingt ans, de 1853 à 1875 pour **Champeyron** et 1877 pour **Champ de Payre**, le Parisien va connaître une vie très mouvementée sans que l'on sache si les deux moulinages continuaient à produire leur lot mensuel de balles et qui en assurait direction technique et direction commerciale. Toujours est-il que les deux propriétés sont mises en vente par licitation à Privas, sans doute à la suite du décès de Julien-François III Benoit, dont les enfants, Armand et Amable Florentin, étaient alors mineurs, et rachetées l'une et l'autre par un certain Emile Degrève qui se hâtera de revendre, deux ans seulement plus tard, **Champ de Payre** à l'aîné des deux, Armand, et conservera néanmoins **Champeyron** dix ans encore avant de s'en débarrasser au profit d'un monsieur Avon qui en restera propriétaire deux mois seulement.

Tout se complique le 8 janvier 1866. Ce jour-là, un nouveau venu, Jacques Duglou, achète **Champeyron** à monsieur Avon, « en suite de surenchère, au terme d'un jugement d'adjudication du Tribunal civil de Privas, vente ayant eu lieu à la requête d'Amable Florentin Benoit, héritier bénéficiaire de son frère Armand Benoit ». Et un an plus tard, le même Amable Florentin vend **Champ de Payre** aux consorts Sautel, les Sautel, frères ou proches parents de sa mère, étant probablement ses tuteurs.

Après cette longue période d'instabilité, c'est au cours des années 1870 que les deux propriétés vont enfin trouver des acquéreurs stables et leurs descendants directs sauront aimer, conserver et entretenir jusqu'à nos jours et **Champ de Payre** et **Champeyron**.

21 août 1875 : Jean-Remi et Constance Deval achètent Champeyron



Jean-Remi Deval
(1810/1890)



Constance Bernard
(1812/1882)

et leurs quatre fils :



Jean-Louis, né en
1843, mort jeune
en Syrie



Numa
1845/1898



Léopold



Gustave
1853/1943

Alissain, Jean-Remi est né à Vaneilles, où son père (Remi Deval, né en 1783) est cultivateur. Sa mère, Suzanne Chave est originaire d'une famille qui vit de ses terres à Sérusclat-le-bas sur la commune de Chomérac depuis plus de trois générations et ses grands parents maternels, les Tourtel, n'ont jamais quitté Saint Symphorien-sous-Chomérac. Ses ancêtres Deval, eux, sont implantés au Gleizal à Saint Priest après qu'un Deval, au début du XVIIème siècle, venu d'outre Escriquet (de Vals) ait épousé Anne Aurenche et hérité du domaine Aurenche à Lescombes, tout en haut de ce même Saint Priest.

Jean-Remi, n'étant pas l'aîné, n'a pas poursuivi l'exploitation paternelle de Vaneilles et a travaillé dans les moulins de Champ-la-Lioure avant de devenir le contremaître des Guérin puis, à la fin de sa carrière, celui des Chabert. C'est à Champ-la-Lioure que sont nés ses quatre fils qui vivront tous des métiers de la soie.

Alissain, Constance est née en 1812 dans le mas de l'Esclopie, pas très loin de Vaneilles. C'est son arrière grand père, Jean Mialhe (1697/1761) qui a construit la maison au bord de la Merdarie et planté de vignes toute

cette colline très ensoleillée où avec son fils Simon, né en 1751, il produit un petit vin fort apprécié. Ce vignoble ne survivra malheureusement pas à la maladie du phylloxera, dans les années 1860. L'Esclopie sera vendu aux environs de 1920 et tout le site couvert de jolies villas à la fin du XXème siècle.



Le mas de l'Esclopie à Alissas

1815, avec un Jean-Pierre Deval, fermier à la Vernatelle, à Rochessauve, qui vient de rentrer de longues campagnes napoléoniennes et dont elle aura un fils.

La mère de Constance, Anne Mialhe (1782/1868) épousera, le 17 nivose an IX (1801), un beau garçon de son âge, originaire de la Jaubernie, sur les hauteurs de Coux, Jean-Louis Bernard qui lui donnera cinq enfants, Constance étant l'avant dernière. Le père de Jean-Louis, Jean Bernard, est « propriétaire cultivateur au lieu des Baumes, à Coux » et promet par contrat aux jeunes mariés un important versement annuel de setiers de châtaignes, l'équivalent actuel d'une tonne. Anne sera veuve au bout de huit ans et se remariera, en avril

21 janvier 1877 : Lucien et Victorine Nicolas achètent Champ de Payre



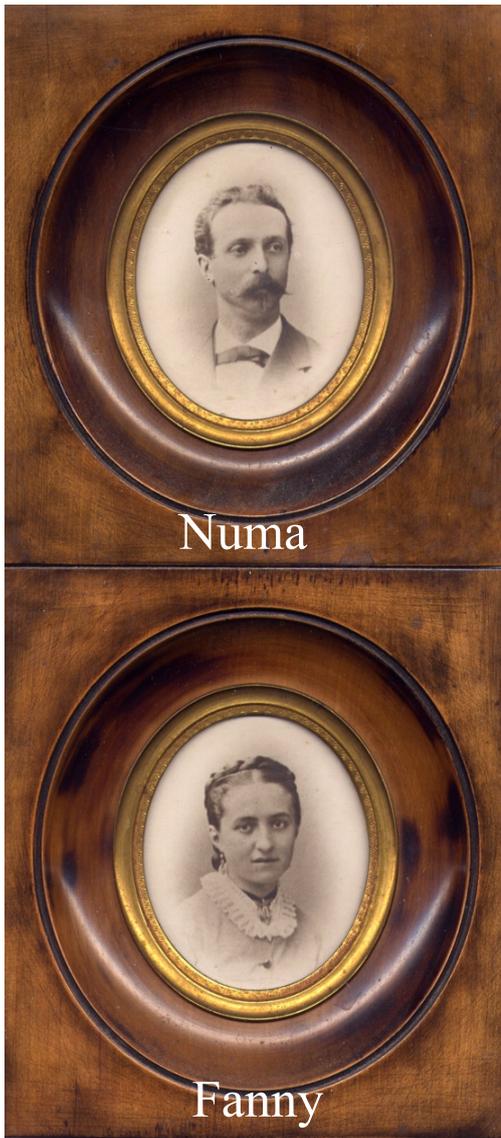
Lucien Nicolas
(1815/1887)



Victorine Dauvergne
(1831/1923)

Peu après l'achat de Champeyron, c'est au tour de Champ de Payre d'être mis en vente. Un tanneur du Cheylard, Lucien Nicolas, s'en porte acquéreur auprès du consort Sautel. Son père, Joseph, né en 1787, était déjà dans le métier mais son grand père, Alexandre, était cultivateur à Guirade (!). Victorine, elle, est de Saint Fortunat où son père, Jacques-Honoré Dauvergne, est boulanger comme l'était son grand père, Jacques (1763/1841), à Pont Saint Esprit. Les familles Nicolas et Deval entretiendront très vite de bons rapports de voisinage. Lucien et Victorine ont une fille unique : Fanny (1853/1935) et les Deval quatre beaux garçons. C'est Numa, le second, qu'elle épousera.

20 septembre 1875 : Fanny Nicolas de Champ de Payre *épouse Numa Deval de Champeyron* .



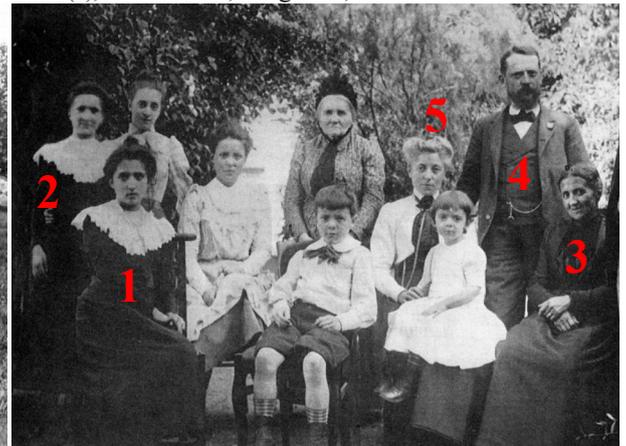
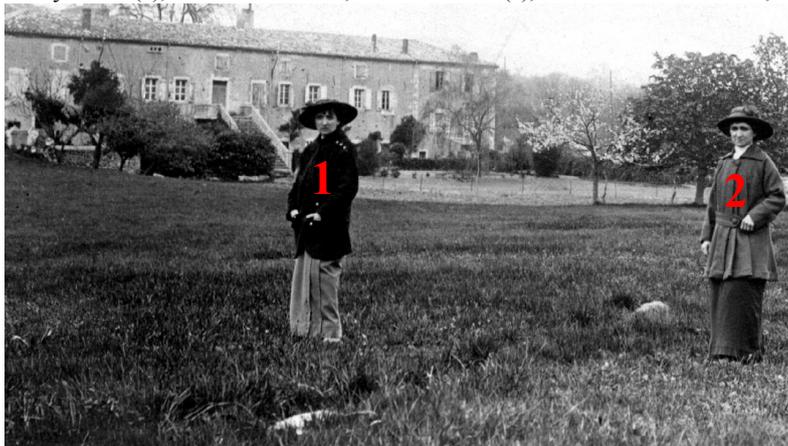
Un mois ne s'est pas tout à fait écoulé depuis que la tribu Deval, venant de Champ-la-Lioure, a franchi le gué de la Payre pour s'installer enfin à Champeyron que Numa se marie avec la fille d'un tanneur du Cheylard, la jeune Fanny Nicolas. Et c'est à l'église du Cheylard que la cérémonie a lieu après que le mariage civil ait été signé par le maire des lieux, un certain docteur Sauzet.

Il est amusant de noter que, cent-vingt cinq ans plus tard, lorsque Champ de Payre sera mis en vente par les arrière petits enfants de Fanny Deval, c'est une descendante directe de ce docteur Sauzet, Hélène Chifflet-Buis, qui l'acquerra.



Nul doute que si Lucien et Victorine Nicolas qui ne connaissent sans doute rien aux techniques de la soie achètent Champ de Payre, c'est pour ne pas être trop éloignés de leur fille unique. Et leur gendre a trente ans, il a appris très tôt toutes les subtilités de l'industrie séricicole auprès de son père, il est revenu de la guerre de 1870 pour travailler à nouveau dans ce métier et il sera l'homme de la situation pour faire tourner leur moulinage. Son frère aîné étant mort jeune, et son cadet, Léopold, travaillant à Lyon dans le négoce de la soie, le champ sera laissé libre à Gustave, le plus jeune de la fratrie, pour succéder, le jour venu, à leur père et faire de Champeyron le tremplin de sa brillante carrière. Lucien Nicolas mourra en 1887 et Numa Deval en 1898, à 53 ans. C'est donc Gustave qui sera le tuteur de ses nièces, Marthe (14 ans) et Thérèse (13 ans), et qui se chargera de les bien marier. Dans l'intérêt de ses affaires à lui.

En bas, à gauche, Marthe (1) et Thérèse Deval (2) devant Champ de Payre au tournant du siècle. A droite, les mêmes, adolescentes, avec leur mère, Fanny Deval (3), leur oncle et tuteur, Gustave Deval (4), en visite avec sa femme, Isabelle (5), et ses enfants, Marguerite, Jean et Pierre.



L'empire de Gustave, le plus brillant des quatre fils Deval : de Champeyron à l'international.

A 17 ans seulement, Gustave Deval connaissait parfaitement tous les métiers de la soie et il « fut pris (c'est lui qui l'écrit) dans la maison Chabert & Cie, à Chomérac, pour remplacer patrons et employés partis pour la guerre ; se perfectionnant dans toutes les manipulations, il devint Directeur des Soies de cette importante maison industrielle, exploitant dans la région jusqu'à 25 moulinsages et 6 filatures de soie, tout en s'occupant des moulinsages de sa famille ».

Car c'est le même Gustave qui « prend en charge en 1890, à la succession de son père décédé, les usines et propriété du Parisien à Chomérac, qui déboute ses deux frères de ce qui pourrait leur revenir et qui commence par démolir la filature qu'il ne jugeait pas intéressante à cause de la concurrence de celles de l'Extrême Orient et fait agrandir et perfectionner l'outillage des moulinsages en usines modernes.

Satisfait des résultats, il acquiert les moulinsages de Pierrelatte, très bien placés au point de vue personnel abondant et les fait également transformer. Puis pour aider un ami, en situation délicate (Benoit d'Entrevaux), il passe un bail amphitotique de vingt ans aux deux usines de Saint Priest, près de Privas, qu'il met au même point de travail que ses usines personnelles, en améliorant l'outillage et en le complétant.

Ayant marié sa nièce Thérèse à un jeune tisseur, il fait à Chomérac l'acquisition d'un tissage à soie (l'actuelle coopérative agricole) qu'il augmente, pour une facilité de personnel, par un bail de vingt ans d'un tissage complémentaire à Montélimar.

Toutes ces usines et propriétés lui appartiennent personnellement, sont exploitées et dirigées par lui, avec l'aide d'un directeur général et de contre-maîtres intéressés. Dans une note biographique qu'il rédige en 1937, il précise également qu'il est Chevalier de la Légion d'honneur (à titre industriel importateur), Consul du Chili de 1910 à 1928 (démissionnaire avec reconnaissance pour services), Al Merito 1ère classe du Chili, Plaque d'honneur or 1ère classe Kim Khang et Officier du Nicham (importation).

Marié fort bourgeoisement à Lyon d'où il dirige ses affaires, Gustave Deval vit sur un grand pied, avenue Foch, mais il a aussi acquis une superbe propriété, la Champmeslé, à St.Didier au mont d'or où sa nièce Odette Malafosse ira jouer avec ses petits cousins Gillet qui font des pâtés avec des gants blancs sous le regard sévère de leur nurse. Gustave et Isabelle Deval auront 3 enfants. Le plus jeune, Pierre, sera un peintre au talent reconnu.

Parti du Parisien, son empire aura eu des représentations dans toute l'Europe, le Japon, la Chine et les principales villes de l'Amérique du Sud. A la fin de l'aventure, Champeyron sera arrachée à ses créanciers par Odette et Marc Chaney en 1937, Gabriel Avond continuant à faire vivre les moulinsages.

En 1923, Gustave Deval, son parrain, et Isabelle Deval, sa marraine, firent don à l'église d'Alissas d'une grosse cloche qui fut tout naturellement baptisée « La Soyeuse ».

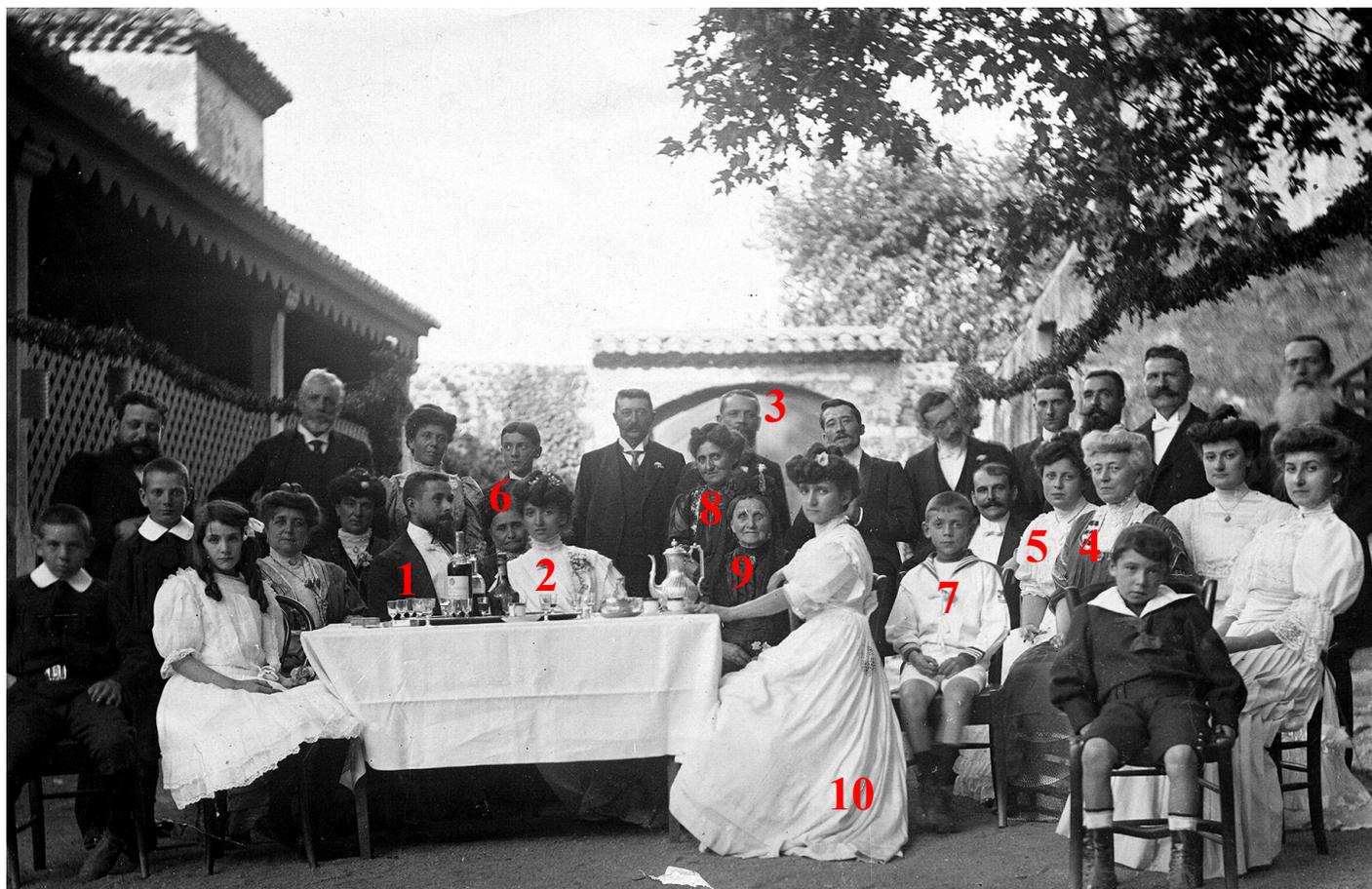


Pour mener à bien ses grandes ambitions industrielles, il fallait à Gustave Deval des hommes sûrs. Marthe et Thérèse, les filles de son frère Numa, dont il était le tuteur, étaient jeunes et jolies. Marthe surtout.

Il y avait à Alissas un petit cousin éloigné du nom d'Antonin Malafosse, un garçon brillant que ses parents avaient envoyé faire à Lyon de solides études. Alissain pur sang, il appartenait par sa mère à cette branche de Deval vigneron qui exploitaient l'Esclopier depuis des générations et son arrière grand mère, Elisabeth Léouzon était la fille de Charles III Benoit, huitième enfant de ce dernier. Côté Malafosse, c'était une toute autre histoire : le père et les six oncles d'Antonin avaient quitté Chanac en Lozère pour venir chercher travail sinon fortune en Ardèche dans l'administration. Ils en étaient partis tous ensemble, tous les sept, après leurs études au Séminaire de Chanac où ils avaient obtenu une instruction supérieure à la moyenne de l'époque. Ils seront à Privas ou à Largentière juge de paix, proviseur de lycée ou chef de bureau à la Préfecture. Une particularité : ils jouaient tous d'un instrument de musique et formaient à eux seuls un orchestre. Le père d'Antonin, le plus jeune de la tribu, ayant épousé une alissaine de l'Esclopier, Victorine Deval, devint tout naturellement l'instituteur de l'école d'Alissas.

Le mariage aura lieu à Champ de Payre le 19 septembre 1907, une belle noce orchestrée par Gustave Deval, généreux maître des cérémonies, qui fera venir de Lyon le meilleur traiteur. Antonin Malafosse aura une brillante carrière lyonnaise dans l'ombre de l'oncle de sa femme et en restera jusqu'à sa mort en 1933 le très fidèle et très habile bras droit.

Dans la cour de Champ de Payre : 1 & 2/ Antonin et Marthe Malafosse, 3, 4, 5, 6 & 7/ les Gustave Deval au complet : Gustave, Isabelle, Marguerite, Jean et Pierre, 8/Fanny Deval, 9/ Victorine Nicolas et 10/ Thérèse Deval.



Dans le sillage de leur oncle Gustave, Marthe et Antonin Malafosse s'en allèrent habiter Lyon mais, chaque fois qu'ils en avaient l'occasion, revenaient à Alissas. La propriété et le moulinage de Champ de Payre étaient alors, depuis la mort de Numa, régis de main de maître par Victorine Nicolas, redoutable économe dont on dit encore, un siècle plus tard, « avare comme la grand mère Nicolas » et qui avait la réputation, avec un oeuf, de faire deux repas.

En janvier 1911, leur vient une fille, Odette. Une photo prémonitrice la montre, jeune bébé encore, sur



la terrasse de Champ de Payre, entre son oncle Gabriel Malafosse, le frère aîné de son père, et son grand oncle Gustave (à droite). Qui pourrait se douter alors que c'est elle qui, un quart de siècle plus tard, rachètera Champeyron aux créanciers du second avec l'héritage du premier, mort sans descendance ? Lors de leurs séjours à Alissas, Marthe retrouve sa soeur Thérèse qui est seule à présent pour atteler la jument qui les menait naguère à leurs leçons de chant à Privas. Et Antonin, comme son oncle, ne manque jamais de faire un rapide voyage Lyon-Alissas à chaque fois qu'il y a élection municipale au village. Lyon-nais peut-être mais alissain tout d'abord.



Champeyron, pendant ce temps, est devenu une république Deval. L'appartement de maître, en haut de son escalier majestueux, demeure celui de Gustave. Mais il n'y vit plus depuis que sa femme y a perdu un premier enfant au début de son mariage, qu'elle en a pris cette grande maison en horreur et poussé son mari à s'installer définitivement (et superbement) à Lyon.

Le moulinage est dirigé par un petit cousin Deval descendu de Rochessauve, homme de confiance qui habite le grand appartement dont le porche ouvre sur la seconde terrasse, celle qui donne sur la cour, et le fermier est aussi un Deval, un cousin très éloigné, celui-ci, qui loge sur la grande terrasse couverte que les Benoit ont construite au dessus de l'étable.



En 1910, Gustave Deval a rencontré un jeune tisseur brillant et séduisant. Originaire de Saint Julien du Gua, Gabriel Avond, qui a connu le lycée de Tournon avant l'école de tissage de Lyon, a le profil idéal pour se voir donner et la main de Thérèse et les clés de Champeyron.



Deus ex machina pour la seconde fois, Gustave Deval (3), sur cette photographie du mariage de Thérèse (1) avec Gabriel Avond (2), est au tout premier rang. Fanny (4), la mère de la mariée et Victorine (5), sa grand mère, sont derrière, le jeune ménage Malafosse (6 & 7), derrière encore. Et la noce, en ce 20 décembre 1910, n'a pas lieu à Champ de Payre, dans la maison de la mariée, mais chez lui, sur son grand escalier, à Champeyron.

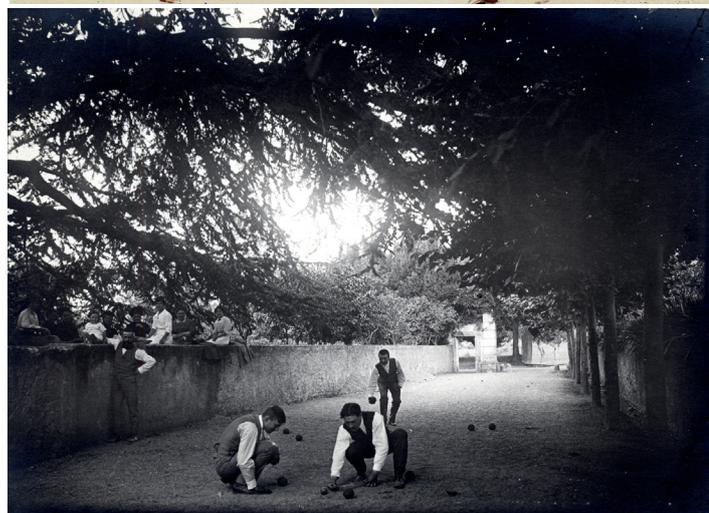
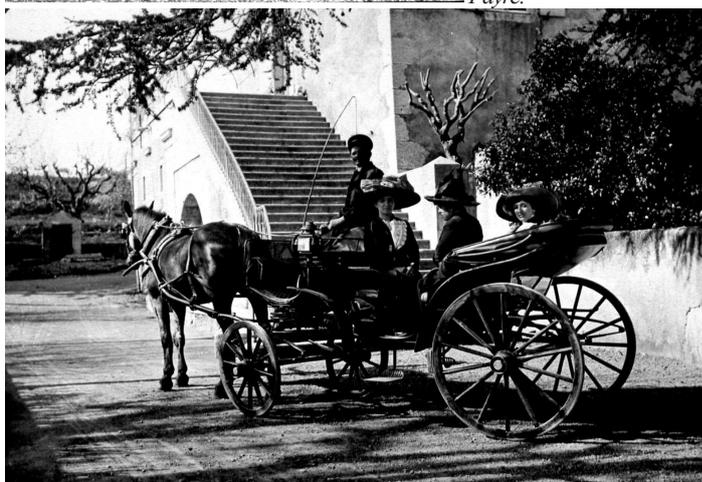
Il a désormais trouvé ses deux hommes liges et les affaires, ainsi, ne sortiront pas de la famille. Antonin veillera sur les bureaux de Lyon et Gabriel, de 1910 à 1980, sur les usines et les propriétés du Parisien.

A quelque temps de là, Gabriel Avond lui ayant dit : « Vous savez, mon oncle, je ne suis pas très occupé », Gustave Deval aurait répondu : « Mais je ne sais pas, moi, trouvez quelque chose, voyons, faites du cheval, chassez... ».

Odette Malafosse est arrivée le 24 janvier 1911 dans la vie de ses parents, Marthe et Antonin. Fille unique. Nièce également unique pour Gabriel et Thérèse Avond qui n'auront pas d'enfant. Et unique petite fille et arrière petite fille pour les deux dames de Champ de Payre, Victorine Nicolas et Fanny Deval. Elle a sa vie lyonnaise, avec sa nurse qui promène place Bellecour son élégant landau, et sa vie au Parisien où elle est chez elle dans ces deux grandes maisons, ce royaume qu'elle aimera sa vie durant.



De gauche à droite, Odette et Marthe à Champ de Payre; Odette, ses parents, son oncle et sa grand mère Deval à Champeyron. En dessous, retour de la messe avec Thérèse et Gabriel Avond, Pauline de Combret, Marthe et Odette, une nièce des Avond et Albert de Combret; retour de promenade des deux soeurs et de Pauline avec le cocher de Champeyron; en bas, pétanque à Champeyron et escrime à Champ de Payre.



Marthe et Thérèse sont heureuses de se retrouver souvent et les deux beaux frères s'entendent admirablement. A ces deux jeunes ménages s'ajoute régulièrement celui que forment Pauline de Combret, la soeur aînée de Gabriel, et Albert, son mari. Eux non plus n'ont pas d'enfant. Odette Malafosse est le centre de ce petit monde chaleureux et gai. Les usines tournent, la vie est facile et la guerre est encore loin.



Antonin Malafosse, aveugle d'un œil depuis l'enfance (*il ne se laissait photographier que de profil*), ne partit pas à la guerre mais Gabriel Avond fut envoyé sur le front d'Orient et y resta longtemps. Les ouvrières continuèrent pourtant, sous la férule des contremaîtres trop âgés pour être incorporés, à faire tourner les moulins à plein régime et à dévider les cocons des magnaneries.

En ce temps-là, le grand pré, en face du porche de Champeyron, était planté de très nombreux mûriers au milieu desquels paissaient les vaches de la ferme. Et le feuillage de ces mûriers, Odette Malafosse le racontera, des années plus tard, à ses arrière-petits enfants, était étalé sur des claies superposées dans les magnaneries (transformées, depuis, en garages) et le bruit incessant que faisaient des centaines et des centaines de vers à soie en croquant les feuilles ressemblait très fort au bruit assourdissant d'une grosse pluie d'été.

Aujourd'hui, le paysage a changé, il n'y a plus de bétail, on ne rencontre plus les mûriers que le long des chemins et, dans les champs, les arbres ont été arrachés pour que circulent plus facilement les tracteurs et les moissonneuses.



Odette Malafosse chez les contremaîtres de Champeyron

Lorsqu'elle était petite fille (très sage, à en juger par la photo), Odette Malafosse venait régulièrement passer ses vacances à Champ de Payre où sa mère était née et où l'accueillaient sa grand-mère, Fanny Deval, et son arrière-grand-mère Victorine Nicolas. Au cours de ces séjours, il lui arrivait souvent d'être invitée à déjeuner chez ses oncles et tantes Avond à Champeyron et parfois, comme on avait oublié de passer à la boulangerie, l'oncle Gaby la priait d'aller à l'autre bout de la maison demander un morceau de pain au contremaître. Le contremaître de l'époque s'appelait Murenc (ou Murençq). Et, à chaque fois, il appelait son chien et essayait consciencieusement son couteau sur le dos à poil long de l'animal avant de tailler dans la miché. De retour à table, la jeune Odette ne racontait rien mais se gardait bien de toucher à son pain.

Un autre de ses souvenirs concernait la sœur du contremaître, vieille fille, sans doute sœur ou belle-sœur, qui répondait au prénom de Souveraine. Madame Murenc s'occupait de ses enfants (une de ses filles épousa un Pourchaire qui sera maire de Chomérac), c'est Souveraine qui agitait la clochette pour les pauses des ouvrières : goûters ou déjeuners qui se prenaient sous sa surveillance sur les bancs de pierre à l'entrée de l'atelier. C'est également Souveraine qui, à la fin de la journée, fouillait les poches de leurs blouses de peur qu'elles n'y cachent un peu de fil de soie.

En ce temps-là, nombre d'ouvrières étaient très jeunes. Dès qu'elles avaient leur certificat d'études, un contrat était signé entre le maire de Chomérac et le maître de Champeyron pour qu'elles puissent accéder au titre d'ouvrières spécialisées et elle devaient, pour obtenir ce diplôme, travailler à l'usine pendant un an ou deux, dix heures par jour et à peine rémunérées. Comme certaines habitaient trop loin (les Véoux, Rochessauve...) pour pouvoir rentrer chez elles le soir venu, elles dormaient dans les dortoirs ou les jacobines de Champeyron, Souveraine étant là pour veiller sur leur santé et leur vertu.



Régulièrement, Gustave Deval venait de Lyon relever les compteurs des nombreux moulins qu'il possédait en Ardèche et sa visite, toujours, était crainte, car l'homme était sévère avec ses affidés, même s'ils faisaient partie de sa famille proche. Gabriel et Thérèse Avond le recevaient avec respect et si Odette était en vacances à Champ de Payre, elle était priée d'aller embrasser ce grand oncle à qui son père et son oncle devaient leur situation sociale et leur train de vie.

En haut : Gabriel Avond, à son retour des Balkans.

En dessous : Odette Malafosse lors de sa première communion, l'année même de l'Armistice.

Au centre : le pré des mûriers en 1921. L'image est prise de la lande aux bords de la Payre, lande qui n'était alors pas encore boisée.

En bas : Gustave Deval que Pierre, son plus jeune fils, accompagne, reçu à Champeyron, aux alentours de 1912, par Gabriel et Thérèse Avond.

1827/1927 : pour son centenaire, Champeyron se refait une beauté.



Jean Deval (1892/1930)

En 1927, Champeyron est un moulinage prospère et l'empire Deval l'est encore aussi. A l'occasion de ce centième anniversaire, Gustave confie à son fils aîné, Jean, le soin de rénover ce qui, dans le bâtiment, est fatigué et de créer ce qui y manque.

Jean Deval est un garçon brillant et un homme de goût. Il a trente-cinq ans. Depuis plusieurs années, avec son ami lyonnais Robert Laurent-Vibert, le patron du Pétrole Hahn, il a participé à la remise en état du grand château médiéval de Lourmarin, dans le Vaucluse, et nul doute que l'expérience qu'il y a acquise lui sera précieuse pour la remise en état du plus modeste domaine de Champeyron. Il semble qu'il n'ait pas eu à en revoir les toits car, si la création de la tuile à emboîtement remonte à la moitié du siècle précédent, quelqu'un (les derniers Benoit, le premier Deval ?) s'est déjà chargé de remplacer les

vieilles et pales tuiles romaines d'origine par (1) des tuiles rouges de Marseille.

Une petite toile du jeune frère de Jean, le peintre Pierre Deval, peinte vraisemblablement au tout début de 1920, depuis cette colline qu'on nomme, au Parisien, la *colline des pins* (bien qu'il n'y en existe plus depuis fort longtemps) et qu'on appelle, de l'autre côté de la Payre, le *serre des agasses*, montre un Champeyron, très reconnaissable, avec son cèdre et la grande cheminée qui le coiffera jusque dans les années qui suivirent la guerre de quarante, au toit incontestablement **vermillon**. Cette toile a été dénichée par le plus grand des hasards chez un brocanteur de Saint Cyr au mont d'Or, au dessus de Lyon, et offerte naguère à Agathe Sorlin, l'arrière petite fille de Numa Deval.



Les murs de Champeyron sont recrépis et de gris deviennent d'un blanc éclatant comme on le voit bien sur cette photo où Thérèse Avond (2) pose dans l'allée devant la voiture dernier cri de son mari. Et l'ancien puits, au fond de l'image, devient une fontaine élégante, tout habillée de blanc et de noir (les pierres basaltiques de la Payre proche).

Jusqu'aux années soixante où l'eau courante sera enfin distribuée au Parisien, c'est cette fontaine qui fournira les différents appartements de Champeyron en eau potable. Pour le reste, les bains ou la vaisselle, l'eau vient d'un puits qui se trouve dans le pré du Cerclas, le seul terrain de la propriété qui fasse partie de Chomérac, de l'autre côté de la route, avec une pompe électrique pour la faire monter chaque matin - et c'est le travail du jardinier de la mettre en marche - jusqu'à un vaste réservoir au grenier qui la distribue dans tout le bâtiment.

En haut du grand escalier, le carrelage original de la première terrasse est recouvert de grandes dalles de pierre blanche de Chomérac et l'étable, sous la grande terrasse dont les piliers de bois sont également remplacés (3) par la même pierre, devient le magasin où l'on emballe les soies. Enfin, le pigeonnier devient le transformateur électrique dont l'énergie remplace celle de la grande roue que faisait tourner le canal.

Les soies provenant désormais d'extrême-orient et le travail des magnaneries disparaissant de ce fait, le bâtiment qui les abritait est rehaussé d'un étage pour installer bureaux et salon de présentation des produits. Les grandes salles du rez-de chaussée sont transformées en garages privés, un autre grand garage (4) pour les visiteurs étant construit à côté, avec un lavoir qui comprend un emplacement pour deux lavandières et un âtre pour faire bouillir la lessive qu'elles rincent ensuite directement dans le canal.



Champeyron, on le voit, fait peau neuve, ce qui est malheureusement loin d'être le cas de Champ de Payre qui, à cette époque, est habitée par une très vieille dame, toute seule, Fanny Deval.

Début des années trente : un monde qui s'écroule.



En 1930, Jean Deval, celui qui avait été préparé à prendre la direction de l'empire Deval et à succéder à son père vieillissant, se tue en voiture.

En 1931 et 32, la France subit le choc du krach boursier américain de 1929 et des malversations du système financier anglais. L'Europe connaît une crise sans précédent et, comme beaucoup d'autres, la maison Deval court à la faillite. Gustave Deval, seul, à presque 80 ans et privé de son fils, ne parviendra pas à redresser la barre.

Coïncidence : le 4 avril 1932, à l'abbaye d'Ainay, à Lyon, Antonin Malafosse, qui vient, par la force des choses, de prendre sa retraite anticipée, marie Odette, sa fille unique, à un jeune clerc d'avoué lyonnais du nom de Marc Chaney. Mais Antonin va mourir, à cinquante cinq ans, d'un cancer de l'estomac en 1933 et on l'entertera à Alissas, un an, jour pour jour, après le mariage de sa fille. Et un an plus tard, c'est Gabriel Malafosse qui meurt à son tour, en faisant d'Odette son unique héritière.

Isabelle et Gustave Deval à la fin de leur vie, en 1942, deux lithographies de leur fils Pierre. En dessous, l'inventaire autographe des biens du patriarche. Seul Champeyron sera sauvé.

Cette usine est devenue, à la sortie d'Alissas, le vieux garage Rubini et appartenait à Yvonne Bégule, comme les tissages de Chomérac et les usines de Pierrelatte, son père, Adolphe Ribet, faisant partie des créanciers face à qui le tout jeune Marc Chaney a du lutter pour sauver Champeyron.

L'important matériel dont Gustave Deval était propriétaire à St. Priest est celui des moulins de ses amis d'Entrevaux.

		1 ^{ère} estimation	2 ^{ème} estimation
Champeyron	propriété Frédéric # Maisons 4ème modèle	2.600.000	1.960.000
Champeyron	propriété Frédéric # Maisons 1 ^{ère} usine	30.000	1.457.000
Alissas	terrain, usine	100.000	500.000
Chomérac	propriété, tissage # Maisons	250.000	1.253.000
Pierrelatte	2 usines, Maisons	250.000	1.411.000
Matériel	St. Priest / Neutélimar	500.000	625.000
		8.587.000	7.206.000



Avant de disparaître, nonagénaire, Gustave Deval aura au moins eu la satisfaction, alors qu'il avait été dépossédé de tous ses biens, de savoir que Champeyron avait pu être arraché à ses créanciers par le jeune couple Chaney.



Au dessus: le mariage d'Odette Malafosse et de Marc Chaney.

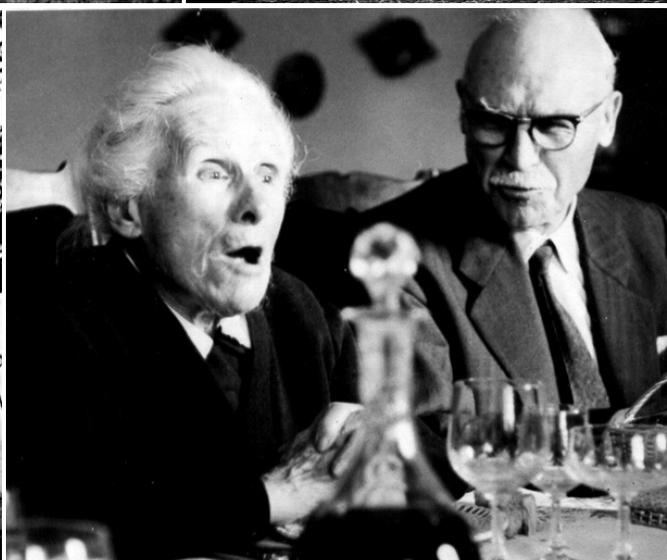
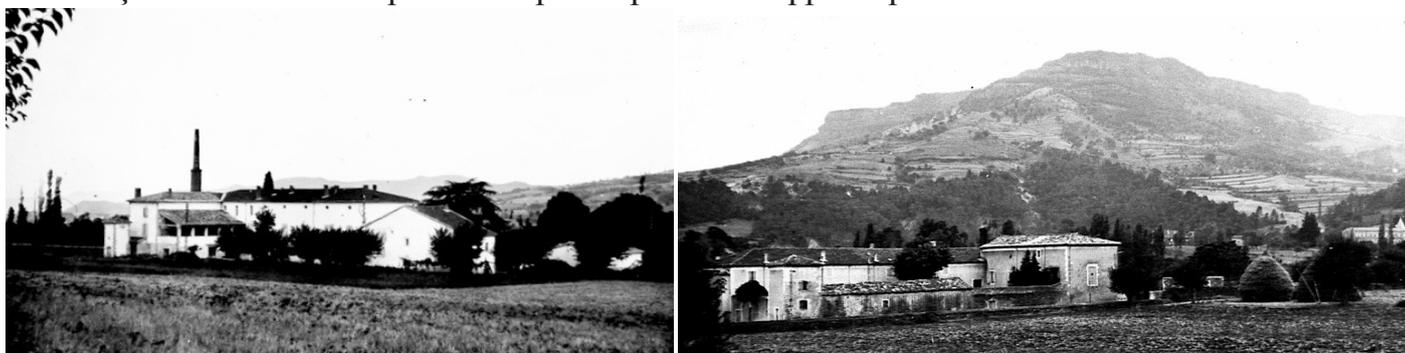
Photo de gauche : Marthe Malafosse, veuve deus peu, en visite chez sa soeur à Champeyron en 1933. De gauche à droite : Thérèse et Gabriel Avond, Fanny Deval, Marc Chaney et Marthe Malafosse.

Ci-contre : Marc et Odette Chaney, jeunes mariés, devant la nouvelle fontaine.

Les années trente au Parisien

A Champ de Payre, depuis la mort, en 1923, de Victorine Nicolas qui menait le moulinage et la propriété de main de maître, sa fille, la douce Fanny Deval avait laissé son gendre mener ses affaires à sa guise. Son seul souci était que la cour, égayée alors de nombreux lauriers roses en pots, fût balayée chaque matin. Lorsqu'elle meurt à son tour, en 1935, Gabriel Avond y installe pour une dizaine d'années l'un de ses frères et sa soeur Pauline de Combret, veufs tous les deux. Ce voisinage comble de joie Thérèse Avond ; les deux belles soeurs passent leur temps à se rendre visite de Champ de Payre à Champeyron et de Champeyron à Champ de Payre et, quand elles croient s'être tout dit, elles s'appellent encore à l'aide d'un gros téléphone à manivelle qui n'est que pour elles deux, alimenté par quatre batteries qui ressemblent, alignées en haut d'un placard, à des gros bocaux remplis d'un étrange liquide laiteux, ce qui intrigue beaucoup les jeunes visiteurs.

Si Thérèse et Gabriel Avond vivent encore au Parisien en dépit des déboires de la maison Deval, c'est grâce à Odette et à Marc Chaney qui ont pu racheter Champeyron, ce qui leur assure et la direction des moulinages et le logement et le statut social, la respectabilité. Car Thérèse a beaucoup souffert du regard des commerçants de Chomérac qui ne manquaient pas de lui rappeler qu'elle était « la nièce du failli ».



Au dessus : à gauche Champeyron et, à droite, Champ de Payre en 1937.

En bas, à gauche, Thérèse Avond et Marthe Malafosse encadrant Odette Chaney, avec ses enfants Marie-Christine et Henry sur le grand escalier de Champeyron.

En bas à droite, Pauline de Combret et Gabriel Avond au début des années soixante.

Pour la première fois depuis un siècle, les deux moulinages appartiennent à une même famille et les deux propriétés ne font plus qu'une. On dit le Parisien du haut et le Parisien du bas et les habitants de Champeyron, quand ils parlent de Champ de Payre, disent « la haute » qu'ils prononcent « la hotte ». Et, comme la crise s'est fait sentir partout, Gabriel Avond a fait venir du Cheylard en 1932, une famille entière pour travailler dans les deux maisons, la famille Clignac : l'aînée, Augusta, comme cuisinière, la seconde, Marie, qui habite avec ses enfants dans la maison du cocher, au bout du jardin de Champeyron, et qui gère le magasin des soies, la troisième, Félicie Vincent, qui tient avec son mari la ferme de Champ de Payre (*il n'y a plus désormais qu'une ferme pour les deux propriétés*) et la dernière, Rosa, qui travaille à l'usine de « la hotte » et vit auprès de leur mère, la vieille madame Teyssier qui a conservé la manière de s'habiller de « là-haut », longue jupe, fichu et caraco noirs, avec ses beaux cheveux blancs, raie au milieu et chignon bas, sous son bonnet noir à rubans et bords tuyautés. La famille Clignac vivra au Parisien jusqu'à l'an 2000.

Ce que le notaire lyonnais a omis de signaler dans l'acte d'achat de Champeyron par Marc et Odette Chaney, c'est que Julien-François Benoit d'Entrevaux avait acheté, en 1832, la source dite « du Lac » à Rochessaive pour alimenter plus fortement le canal qui faisait tourner ses moulinages, ce qui permit au Syndicat Ouvèze-Payre de la préempter au début des années soixante. Et cette source, depuis lors, c'est en grande partie l'eau potable qui est distribuée dans toute la région.

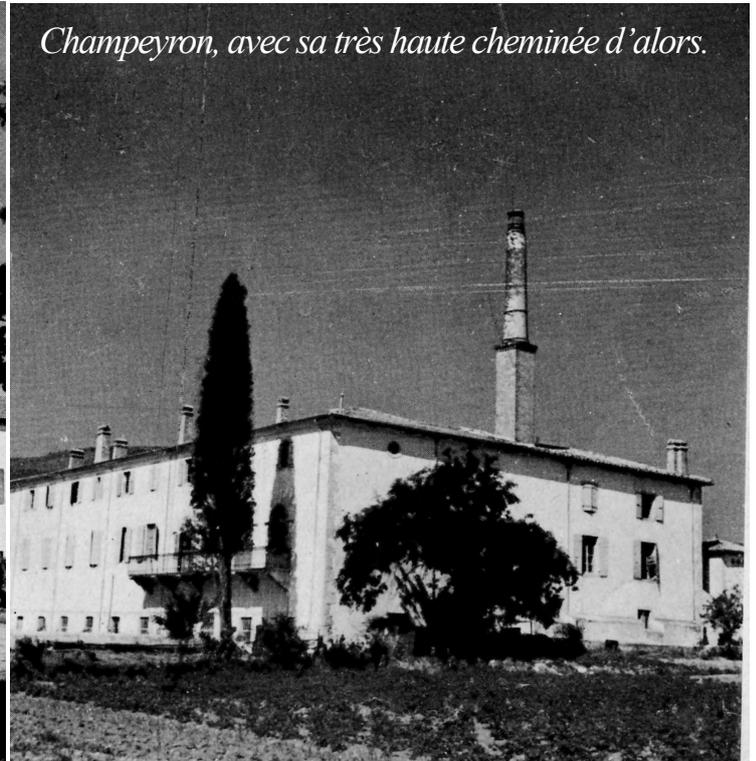
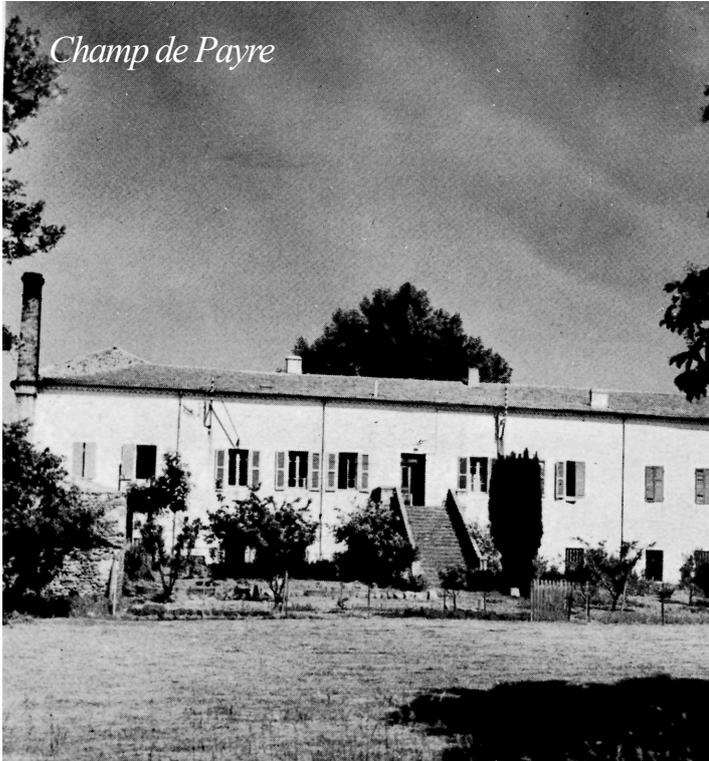
La guerre et les moulinsages.



Marc Chaney et ses trois aînés à Champeyron en 1939. Derrière eux, le gros cyprès centenaire qu'il faudra malheureusement abattre pour les besoins d'extension de l'usine.

Lorsqu'arriva la guerre et la difficulté d'approvisionnement de Champ de Payre et de Champeyron, Gabriel Avond lia le sort de ses usines à une société lyonnaise du nom de Fimola (*Filatures et moulinsages de l'Ardèche*) dont le but était d'harmoniser la production d'un certain nombre de moulinsages de l'Ardèche et de la Loire pour obtenir des productions de qualité dans les travaux sur la soie et sur la rayonne. « En effet, il est indispensable de pouvoir compter sur une très bonne main d'oeuvre, fournie en grande partie par des familles qui travaillent depuis des générations à l'Industrie de la Soie... Cette main d'oeuvre, spécialisée depuis toujours, appliquée et soigneuse, permet à la filature et au moulinsage français de rivaliser avec les belles soies du Japon, de la Chine et de l'Italie et de concurrencer avec succès les ouvraisons de l'étranger. » A la tête de Fimola : « les Textiles Veuguerin, agents généraux pour la France et l'étranger. Le groupe comptait un certain nombre d'usines : Arcens, Les Celliers, Chomérac (*en fait, les deux moulinsages du Parisien*), Saint-Priest, Pélussin, Saint-Sauveur-de-Montagut, Flaviac et Saint-Julien-en-Saint-Alban. Au total plus de 600 personnes y étaient employées. Le siège social de cette entreprise a été à Saint-Julien-en-Saint-Alban et à Lyon. »

En ce temps-là, les pneus des camions qui empruntaient la route du Parisien pour y charger leur content de marchandises crevaient régulièrement car la chaussée ignorait encore le goudron et Gabriel Avond donnait à ses petits-neveux Chaney, pour occuper leurs vacances, des boîtes de conserves qu'ils devaient remplir de tous les clous qu'ils pouvaient ramasser entre Champeyron et l'entrée de Chomérac, clous provenant du passage fréquent des vieilles roues de charrettes des fermiers de l'endroit et des sabots de leurs chevaux. La récompense de ce travail fastidieux ? Une figue sèche pour chaque boîte bien remplie.



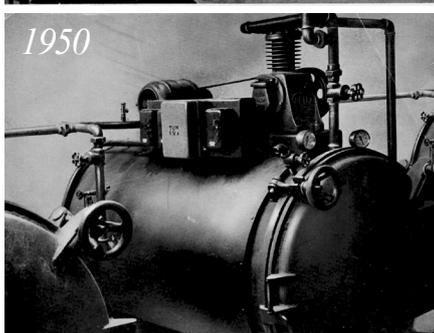
En bas, de gauche à droite, quelques unes des usines de Fimola : la Basse de Saint-Priest, l'usine de Treguel et l'usine de Blanc à Flaviac, celle de La Rivière à Pelussin et l'usine Béranger à Arcens.



La fin de toute vie industrielle au Parisien



Au tout début des années soixante-dix, l'industrie doublement séculaire des moulinages d'Ardèche s'essouffle. La guerre est passée par là. Si la France a moins été bombardée que l'Allemagne ou que le Japon, ces deux puissances redémarrent à zéro et leurs usines, dont il ne reste absolument plus rien, se reconstruisent avec du matériel neuf, des fibres nouvelles et des hommes jeunes dont la vie dépend d'une énergie sans commune mesure avec celle de nos personnels traditionnels. L'avènement des fibres synthétiques (*le nylon...*) a provoqué une augmentation des quantités à traiter et un élargissement des possibilités techniques nécessitant de tels investissements que seules d'énormes firmes peuvent les financer. La concurrence internationale, la découverte de ces nouvelles fibres et l'évolution des machines ont entraîné de grands bouleversements et la fermeture de bon nombre d'établissements textiles. Champ de Payre et Champeyron, les deux fleurons industriels d'Alissas, sont de ceux-là.



La soie artificielle (*la rayonne*) avait été créée pour répondre à la demande de tissus semblables à la soie, mais beaucoup plus économiques. Son apparition avait déjà demandé aux mouliniers de la région un renouvellement de leurs matériels et l'acquisition d'énormes chaudières pour que ces fils d'un nouveau type ne risquent pas de rebiquer. Mais la modernisation des deux moulinages s'est faite trop tard et les fibres françaises ont trop vite été supplantées par d'autres fibres. Le combat pour la survie de presque tous les moulinages ardéchois était perdu d'avance.



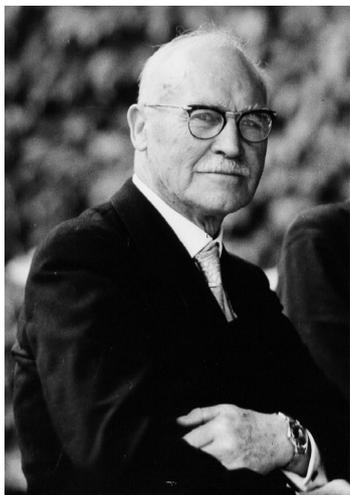
En 1970, toutes les machines des deux usines seront détruites. L'atelier de Champeyron sera loué quelques années à un ingénieur qui y réalisera en grand mystère, derrière des portes blindées, des fils très spéciaux pour Dmc. Et puis plus rien. Triste fin pour ces deux bâtiments qui connurent des jours glorieux ! Que faire alors de cette grande salle voutée de presque 500 m², vide et blanche où il ne reste, comme témoignage de ses activités passées, qu'une grosse chaudière rouillée dont pas un ferrailleur ne veut ? L'entrée même de l'usine ne permet pas qu'elle soit utilisée comme entrepôt et, pour en faire une salle de concert, il faudrait entreprendre de gros travaux afin qu'elle ait une sortie de secours.

Deux fois seulement, en 1991 et 92, elle aura été utilisée, toute fleurie et décorée, pour de joyeux mariages. Elle ne sert donc plus, aujourd'hui, que comme abri, l'hiver, des meubles de jardin et des plantes en pot qui demandent à être mises à l'abri du gel.



Un demi-siècle de laisser-aller et un début de résurrection.

Tout pour les usines et rien pour le cadre. Gabriel Avond, qui habitera Champeyron pendant soixante-dix ans, est loin d'être un esthète. Les deux beaux bâtiments chargés d'histoire dont il a la charge l'intéressent nettement moins que leurs moulinages. Au détriment de sa conservation et de son entretien élémentaire, Champ de Payre deviendra rapidement un réservoir de logements pour les familles travaillant dans les deux usines, l'appartement de maître y compris, et le joli jardin de Victorine Nicolas sera vite transformé en parcelles de potagers mis à leurs disposition. Le fermier y règnera librement et la cour fleurie de Fanny Deval deviendra sa cour de ferme, rien ne sera réparé, ni les toits ni les murs, et quand le beau portail d'origine, décoré de mille gros clous d'acier, sera trop abîmé, on le brûlera mais on ne fera pas la dépense de le remplacer.



Gabriel Avond en 1963



Gabriel Avond, à droite au fond de son usine de Champeyron, au début des années soixante.



Le parc de Champeyron transformé en potager en 1958. Gouache d'Henry Chaney

Bien qu'étant propriétaires de Champeyron depuis 1937, Marc et Odette Chaney, très élégamment, laissèrent à Gabriel la responsabilité de l'usine et du personnel et à Thérèse la pleine jouissance de son appartement et de son jardin. Ils ne s'installèrent, au début, que dans trois pièces seulement et n'agrandirent peu à peu leur domaine que parce que l'arrivée de leurs enfants le nécessitait et que le Parisien était leur seul lieu de vacances. Les années de guerre se passèrent ainsi jusqu'à la mort de Thérèse Avond en 1943.



A cette époque, l'autre partie de cette immense maison était divisée entre leur logement et celui des contremaîtres d'alors, et deux ou trois familles se partageaient les pièces qui donnaient sur la grande terrasse. La cour était pleine de matériels abandonnés, souvent rouillés et jugés obsolètes pour l'usine et le beau parc transformé en potager avec, courant partout, des éléments de vieux cheneaux pour irriguer les carrés de pommes de terre et de cardons. Mais de fleurs, point. Et les arceaux qui, jadis, avaient formé autour du bassin une rotonde couverte de roses, servaient maintenant à construire des poulaillers ou des chenils. Sur les poutres de la grande terrasse étaient empilées les vieilles gouttières hors d'usage. Le grand grenier et ses jacobines servaient de déchetterie où s'entassaient en nombre vieux lavabos cassés ou matelas éventrés qu'aucun cardeur ambulancier ne saurait plus remettre en état. Ce n'est pas Gabriel Avond qui était chez ses neveux mais eux qui étaient chez Gabriel Avond.

Dès les années soixante, l'activité industrielle se ralentissant et nécessitant moins de personnel, Marc et Odette commencèrent, petit à petit, à redonner au bâtiment, à son parc et à son environnement sa prestance et son allure d'origine. En tout premier lieu, Marc s'occupa du paysage et planta des cyprès de Provence aux différentes extrémités de la propriété et dans la cour de Champeyron. « Mais, voyons, Marc, lui disait alors Gabriel Avond, ce sont des arbres de cimetière ! ».

La lente reconquête

Dans ce beau paysage du Parisien où, mis à part le grand cèdre de Champeyron, aussi monumental que sa longue façade, tous les arbres étaient de petite taille, mûriers et figuiers le plus souvent, Marc Chaney eut l'idée d'introduire un peu de verticalité et les cyprès qu'il y planta donnèrent à ce quartier une personnalité toute nouvelle et que l'on identifiait de très loin.



Le joli parc fleuri des Deval retrouva enfin son dessin d'origine et les boules de buis installées par Marc aux quatre coins du bassin se mirent rapidement à l'échelle de cette énorme façade. Les rosiers de la cour firent vite oublier le triste état dans lequel elle se trouvait auparavant. Marc et Odette firent à Champeyron des séjours de plus en plus longs et leurs cinq enfants également, trop heureux d'oublier dans ce paradis les soucis de leurs bureaux lyonnais ou parisiens. C'est le tour aujourd'hui de la septième génération des descendants de Jean-Rémi Deval et de Lucien Nicolas, la onzième de ceux de ce Charles Benoit qui eut la bonne idée de venir installer sa famille et ses métiers dans ce joli coin d'Alissas qu'on appelle le Parisien.



Ce que n'avait pas imaginé Julien-François II : ses moulinages deviennent des maisons de famille.

Lorsque les usines cessèrent toute activité, tout le monde s'en alla. Après soixante-dix ans de règne à la tête des moulinages du Parisien, Gabriel Avond partit le premier vivre des jours paisibles dans une maison de retraite de Dieulefit où il mourut, très entouré, peu après y avoir fêté son centième anniversaire.

Gabriel Avond, le 24 avril 1987, à l'hôpital de Dieulefit, le jour de ses 100 ans, en compagnie de son filleul Henry Chaney.



A l'exception de celui du fermier à Champ de Payre, une dizaine de logements se libérèrent alors dans ces deux grandes bâtisses. Nombre d'entre eux furent loués ou prêtés pendant une vingtaine d'années. Puis, à la fin du XX^e siècle, après le décès de Marc Chaney qui avait, patiemment et pendant des lustres, entretenu ou réparé ce qui ne l'avait jamais été, ses héritiers décidèrent de vendre Champ de Payre et Odette de passer à Champeyron les derniers moments de sa longue vie (95 ans).

Les Claude Chifflet, acquéreurs du Parisien d'en haut, comme les enfants Chaney qui habitent désormais celui d'en bas, tous vivent à temps complet dans ces deux belles et grandes demeures dont les terres sont mises à la disposition de fermiers voisins. Et les Chaney aiment se retrouver le plus souvent possible sur cette immense et belle terrasse qui fut celle de la ferme de Champeyron et sous le toit de laquelle peuvent se réunir en toute saison, à l'abri de la pluie ou d'un soleil trop ardent, amis musiciens ou grandes fêtes de famille.

En haut, la cour de Champeyron et, au fond, sa grande terrasse. En dessous mise en place de nombreux couverts pour une grande cousinade. En bas, Odette Chaney, à la fin de sa vie, attend que ses enfants viennent à la rejoindre à table.

Quand à la ferme historique de Champ de Payre, celle où a commencé toute l'histoire du Parisien, elle est en pleine mutation ; elle a été entièrement repensée, redivisée et enfin ouverte au soleil par Charles Chifflet, architecte comme son père, et elle attend encore, côté jardin, sa terrasse et son escalier.

Longue vie donc à ce Parisien d'un nouveau genre, à ce quartier qui n'est plus industriel du tout, mais qui garde les beaux vestiges de l'époque où il le fut.



La ferme historique de Champ de Payre en 2016.